

ABONNEMENTS.

Un mois... 4 fr.
Trois mois... 11 »
Par la poste... 15 »
Un N°... 20
Les abonnements commencent à toutes les époques.

LE POLITIQUE, JOURNAL DE LIÈGE.

ANNONCES.

20 centimes par ligne.

ON S'ABONNE au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, N° 622, et chez Messieurs les Directeurs des Postes.

CHEMIN DE FER.

Table of train schedules with columns for destinations (LIÈGE, BRUXELLES, GAND, ANVERS), departure times (Matin, Relevée), and prices for various routes.

FRANCE. — Paris, le 24 septembre.

Un courrier est parti ce matin des Tuileries avec des dépêches pour le roi des Belges.

On connaît à peu-près maintenant les résultats des délibérations de la conférence de Londres à l'égard des affaires hollandaises. Lord Palmerston a fait signifier au roi de Hollande les chiffres sur lesquels on pouvait baser la nouvelle répartition de la dette, mais S. M. néerlandaise refuse jusqu'à présent d'adhérer à aucun changement à la lettre des 24 articles.

On parle depuis deux jours de la prochaine convocation des chambres, et d'un changement de ministère. Il aurait été décidé que la session serait ouverte dans la dernière quinzaine de novembre, afin de donner plus de temps aux députés pour terminer les travaux importants qui leur seront soumis en 1839.

On sait que MM. Molé et Montalivet n'ont jamais été entièrement d'accord et qu'il a toujours existé entre eux un sentiment de rivalité jalouse. On dit qu'ils cherchent chacun de leur côté à organiser un nouveau cabinet.

On écrit de Toulon, le 19 septembre : Voici maintenant l'état des forces qui se trouveront réunies sous les ordres du contre-amiral Baudin, lorsque le blocus sera formé en siège :

Les frégates l'Hermine et l'Hygie; les bricks l'Alcibiade, l'Eclipse, le Dunois, le Lapeyrouse, le Dupetit-Thouars, le Voltigeur et la Badine sont actuellement employés au blocus des côtes du Mexique.

La corvette la Caravane, les bombardes le Cyclope et le Vulcaïn et le brick le Zèbre sont partis depuis quelques jours de Toulon, et rallieront à Cadix les frégates la Nérée, la Médée, la Gloire, la corvette la Créole et le brick le Quirasier.

Ainsi, vers la fin du mois d'octobre, l'escadre destinée à

obtenir satisfaction du gouvernement mexicain se composera de vingt-sept bâtiments, dont 6 frégates, 6 corvettes, 11 bricks et 4 bombardes.

La division qui avait appareillé de Brest le 1er septembre, sous les ordres de M. le contre-amiral Baudin, est arrivée à Cadix le 9 du même mois : elle y a trouvé les frégates la Gloire et la Médée.

On sait quelle position occupe le général Allard dans le royaume de Lahore. Il a dans ce pays pour collègue le général Ventura, actuellement en France, qui a eu l'honneur d'être présenté à la famille royale.

Dans l'une des fouilles entreprises par les ordres du général Court, on a découvert un tombeau qui renfermait quelques objets d'une haute antiquité. Une partie de la pierre de grès qui fermait ce tombeau, et sur laquelle étaient gravés des caractères bactriens inconnus, a été transportée à Paris.

comprend : 1° des médailles d'Alexandre-le-Grand; 2° des rois connus de la Bactriane Euthydème; 4° des rois Indoscythes; 4° des médailles incertaines de la Bactriane; 5° des médailles indiennes; 6° des rois Parthes Arsacides; 7° des rois Perses Sassanides; 8° des médailles impériales romaines; 9° enfin des monnaies arabes, persanes et indiennes.

M. le ministre des travaux publics vient de consulter M. Emile Pereire au sujet d'un projet de loi, qui sera présenté à la session prochaine, afin de donner plus de sécurité aux chemins de fer.

L'abatage et le transport en France du monolithe de Luxor ont coûté près d'un million. La loi du 27 juin 1855 accordait pour les embellissements de la Place de la Concorde, et la pose de l'obélisque, 500,000 fr., outre les 40,000 fr. votés dans le budget de 1853.

Le conseil d'état a adopté dans sa séance de ce jour la proposition de MM. Monnard et Rigaud.

Le grand conseil de Lucerne et celui de Soleure ont adopté la proposition de rejeter la demande d'expulsion du prince Louis.

La chambre du conseil du tribunal de première instance a déjà statué sur la plainte en diffamation portée par M. Gisset contre le gérant du Messenger, et les pièces viennent d'être renvoyées à M. le procureur-général.

NOUVELLES D'ESPAGNE.

On a publié les dépêches télégraphiques suivantes :

Bayonne, le 22 septembre.

Par décret du 16, la démission du général Latre, comme ministre, a été adoptée.

Le général Vanhalen prend le commandement de l'armée du centre. Orca est mis de Cuartel, (de côté.)

Rien d'important jusqu'au 19 d'Espartero et de Marolto.

En effet! dit l'empereur, je n'y avais pas songé. Demain en Europe, bien des sautes seront portées à Ste-Hélène, et quoique fasse monsieur mon frère S. M. le roi Georges IV et les autres, ils ne pourront empêcher que quelques vœux ne traversent l'Océan.

Après le dîner, Napoléon se sentant fatigué ne sortit pas. Il s'assit sur le canapé et causa.

Marchand servit le punch et se retira. Napoléon prit un verre sur le plateau en disant : « Eh bien! messieurs, faites comme moi... et vous, mon cher, dit-il à M. de Las Cases, est-ce que vous n'en prenez pas votre part? »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, datée du 14 août 1816, l'empereur haussa les épaules, et dit au grand-marchal, en présence de MM. Montholon de Las Cases, qu'il avait invités à dîner avec lui ce jour-là :

Est-ce donc une affaire d'état que l'envoi de cet échiquier? Cet homme craint-il que je ne fasse échec à tous les rois de la chrétienté, ou parce que mon chiffre se trouve gravé sur ces baguettes, s'imaginerait-il qu'on va l'accuser de proclamer un nouveau vingt-mars en ma faveur?

En parlant ainsi l'empereur s'était animé peu à peu, de sorte qu'en finissant il avait contre sa nature le visage très-coloré; le grand-marchal lui en fit l'observation avec ménagement :

Ah! bah! lui répondit-il dans un instant je n'y songerai plus; mais messieurs, ajouta-t-il avec un sourire forcé, puisque Marchand n'est pas encore venu nous avertir, faisons un tour de jardin, cela me calmera et vous donnera l'appétit.

Pendant le dîner qui fut triste, le grand-marchal fit l'observation que c'était la veille du 15 août.

Feuilleton.

LA SAINT-NAPOLEON A SAINT-HELENE.

La veille de la bataille de Waterloo, un capitaine d'infanterie de l'armée anglaise, nommé Elphinstone, avait été blessé grièvement à Bigny; fait prisonnier par des chasseurs à cheval de la veille garde, ceux-ci l'amenaient au quartier-général établi à St-Amand, lorsque Napoléon vint à se trouver sur son passage :

« Quel est cet officier? demanda-t-il aux chasseurs. — Sire, c'est un anglais, répondit un brigadier. Napoléon s'étant approché de l'escorte, eut pitié du prisonnier, qui paraissait très-affaibli par la perte de son sang :

« Qu'on le conduise à l'ambulance de la garde, puis s'adressant à un officier de santé de son état-major : « Monsieur, ajouta-t-il, accompagnez cet officier et veillez à ce que ses blessures soient pansées sur-le-champ; vous reviendrez me rendre compte de son état. » Et quelques moments après, il envoyait au blessé un gobelet d'argent rempli de vin provenant de sa cantine particulière.

Or, le capitaine Elphinstone appartenait à une des premières familles d'Angleterre : lord Keith était son oncle; un de ses frères occupait un emploi important dans l'Inde, pour le compte de la compagnie. En apprenant la manière généreuse avec laquelle Napoléon avait agi à l'égard du capitaine, la famille Elphinstone fut pénétrée de reconnaissance et chercha avidement toutes les occasions de lui prouver, aussi, lorsque vers la fin de juillet 1815 le Ballarophon arriva en vue des côtes d'Angleterre, ayant à son bord l'empereur prisonnier, lord Keith n'eut rien de plus pressé que de lui offrir en même temps ses services en échange de celui qu'il avait rendu à son neveu sur le champ de bataille.

En recevant cette lettre, Hudson Lowe fut fort embarrassé. D'après la stricte teneur de ses instructions, il fallait que tout ce qui était adressé à Napoléon eût passé préalablement sous les yeux du ministre anglais; cependant comme lui avait une sorte de pouvoir discrétionnaire dont il pouvait user au besoin, il se décida, pour cette fois seulement, à faire la remise de ces objets et écrivit au comte Bertrand, à Long-

de ressources suffisantes pour en assurer le succès. On est réduit à se remettre sur la défensive et à se concentrer sur l'Ebre et dans les Castilles, pour protéger les abords de la capitale contre les nouvelles invasions que peuvent maintenant exécuter les divisions expéditionnaires de don Carlos.

Les forces de Cabrera se sont accrues à un tel point que ce chef de bande a dans ce moment une sorte d'armée régulière, des places fortes et une vaste étendue de territoire qui est devenue comme une seconde Navarre, et où les troupes de la reine sont pour long-temps hors d'état de pénétrer, comme le démontre malheureusement leur échec devant Morella.

Dans les provinces du Nord, qui ne sont plus, hélas! le seul grand foyer de la guerre civile, le général en chef Espartero avait fait depuis plusieurs mois des préparatifs considérables pour le siège d'Estella, principale place forte de don Carlos et une des clefs du territoire insurgé.

La clameur publique a été violente à Madrid, à la réception de ces fâcheuses nouvelles. « Pourquoi laisse-t-on nos défenseurs sans pain et quelquefois sans cartouches? Pourquoi n'a-t-on pas envoyé à l'armée du centre les vivres et les munitions qui lui ont manqué pour accomplir la prise de Morella? »

Le cabinet s'est retiré devant ces clameurs. C'était un cabinet de l'opinion modérée, qui avait cru devoir, pour le bien de la cause constitutionnelle, contenir le parti exalté. Le cabinet qui lui succède, et qui n'appartient pas non plus à ce dernier parti, n'aura pas moins de mal à gouverner et à sauver le pays; car on lui demandera comme à l'autre de subvenir à l'entretien des troupes; il ne trouvera pas non plus d'argent dans les caisses, et on l'accusera aussi de dissiper en intrigues politiques les trésors de l'état.

La question, en Espagne, n'est plus une question de liberté, mais une question d'argent. L'Espagne jouit d'un régime constitutionnel très-complet: elle a un sénat électif, des

municipalités électives, la liberté entière de la presse, une institution spéciale du jury pour cette liberté, elle possède toutes les libertés politiques des pays les plus libres de l'Europe. Il ne manque à l'Espagne, à son gouvernement, au ministère quel qu'il soit, que de l'argent pour défendre ces libertés contre un ennemi fanatique et implacable. Les troupes de don Carlos vivent d'extorsions violentes et de prédations exécutées sur les habitants.

L'Espagne est encore un des pays de l'Europe où il y a le plus d'or, et on y date de plusieurs siècles, seulement on le tient caché. La lutte que soutient l'Espagne n'étant pas une guerre lointaine, l'argent qui se dépense pour cette guerre se dépense dans le pays même; il y a, en outre, le luxe règne à Madrid, à Cadix et dans toutes les grandes villes, surtout dans les cités maritimes ou commerçantes.

Quant aux craintes que peuvent inspirer pour le moment les avantages militaires de don Carlos on ne doit pas se les exagérer. On a déjà vu le prétendant s'approcher de Madrid avec toutes ses forces, et ne rien entreprendre de sérieux contre cette capitale. L'armée d'Espartero arriverait d'ailleurs sous ses murs en même temps que lui. Au surplus le général en chef de don Carlos, Marotto, ne fait encore aucune démonstration pour passer l'Ebre. Il s'est porté en Biscaye. On lui suppose le projet d'assiéger pour la troisième fois Bilbao, ou celui de reprendre la ligne d'Irun à Hernani.

TRAVAUX DU DRAGAGE DU LIT DE LA MEUSE.

Sept cents ouvriers sont employés à rendre la Meuse navigable, par la Société de la navigation à la vapeur sur cette rivière, entre Liège et Namur. Si le temps avait été moins pluvieux, les travaux que cette opération rend nécessaires seraient déjà terminés. On a été forcé d'avoir recours à la mine, près du pont de Huy, pour enlever des parties de rochers, à l'effet de rendre le lit de la Meuse plus profond. Une cinquantaine d'ouvriers ont déjà commencé à travailler, sur le quai d'Avroy, vis-à-vis la Chapelle du Paradis.

Certainement, mon cher, et hier que disait cette espèce d'oncle Tobie? — Sire, le grand-oncle haussait les épaules et ajoutait: « De notre temps, nous autres gentilshommes, nous faisons la guerre en toute décence. Nous avions en campagne nos mulets, nos cuisiniers et nos maîtresses; on faisait bonne affaire en route, on couchait sous sa tente, et au quartier-général nous avions de deux jours l'un, le bal ou la comédie. Pendant ce temps les armées s'approchaient à petites journées, elles prenaient de belles positions; puis lorsque tout était disposé et convenu de part et d'autre, on donnait la bataille en se faisant politesse. On bien en attendant on faisait un petit siège pour occuper les cadets de famille qui allaient à la tranchée en criant: Vive le roi! puis lorsque la saison commençait à devenir maussade on prenait ses quartiers d'hiver dans quelques villages voisins où l'intendant de la province et les dames des environs venaient nous fêter à l'envi; quelquefois même le roi ne dédaignait pas de venir avec les plus grands seigneurs de la cour, passer en revue sa maison rouge. Et là on jouait son argent d'abord, puis ensuite ses équipages et jusqu'à sa maîtresse; cela occasionnait par fois quelques duels que le tribunal des maréchaux de France permettait ou défendait, selon que les champions étaient de maison égale; car un gentilhomme qui eût osé passer outre, ou se compromettre avec un officier de fortune, aurait eu affaire à MM. de la prévôté qui, certes, ne badinaient pas sur l'article. Enfin, au printemps, quand la terre était sèche et que le soleil commençait à devenir chaud, on rouvrait la campagne. Voilà, s'écriait le grand-oncle, en brandissant sa canne, voilà ce qui s'appelle faire la guerre dans toutes les règles; tandis qu'aujourd'hui on parcourt cent lieues de pays en dix jours, on dort quand on peut, on mange des pommes-de-terre quand on en trouve, une armée toute entière disparaît devant une autre dans une seule bataille et une monarchie disparaît de la carte du monde comme une ombre chinoise. Ma foi si vous appelez cela du génie, vous autres jeunes gens, je suis forcé d'avouer, moi vieux taciturne, que je n'y entends plus rien, et vous me faites pitié quand je vous entends répéter sans cesse que votre petit Buonaparte est un grand homme. Je le demande; qu'est-ce qu'un général qui n'a pas de manchettes et qui ne porte seulement pas le plumet blanc dans le chapeau?..... Un être pareil ne possède même pas les premiers éléments du commandement.

Ah! je comprends! s'écria l'empereur en riant de grand cœur de sa naïveté, et mon Dieu que je suis moi-même... Trois étoiles, continuez, mon cher. — Un jour donc, nous vîmes arriver l'oncle Tobie, comme l'appelle votre majesté: « Mes petits seigneurs, nous dit-il d'un air tout effaré, je reviens de la plaine des Sablons, où j'ai vu faire exécuter la manœuvre à votre Ostrogoth!... — Votre ostrogoth! répéta encore Napoléon, quel est celui-là? — Votre majesté elle-même, sire, dit le comte en s'inclinant. — Cette fois je comprends, reprit l'empereur, en fronçant légèrement le sourcil: c'est assez drôle; et puis?... — Il avait avec lui, continua le vieux grand-oncle, trois ou quatre régiments de frégates à moustache, qu'il a fait culbuter les uns sur les autres, et le tout a été se perdre dans les buissons. Avec ma compagnie de dragons, j'aurais voulu le faire prisonnier, lui et tous les siens. Réputation usurpée, répétait-il; Moreau a eu raison de dire que c'était en Allemagne qu'il l'attendait. On parle de guerre avec l'Autriche; si elle a lieu, nous verrons comment votre petit Corse s'en tirera: les Pandours de l'empereur François nous en feront bientôt justice; c'est que je les ai connus les Pandours et mes dragons aussi. Sire, la guerre est lieu, ajouta M. de Las Cases, et Votre Majesté nous envoya le bulletin d'Austerlitz. Le grand-oncle reparut chez la douairière et tous nous nous écriâmes en le voyant: « Eh bien, marquis, vos Pandours de l'empereur François?... — Oh! ma foi! nous répondit-il, on n'y comprend plus rien. Cet homme déroute tout, il est diabolique; et puis ces Autrichiens sont si lourds.... S'il avait eu affaire à mes dragons!... Ici l'empereur rit encore plus fort. — Mon cher dit-il, vous devez avoir encore quelque chose de plus fort à nous dire, car tout ceci n'est que ridicule. — Sire, cela commence à devenir difficile. Cependant il me revient que cette messe douairière, qui est morte sans avoir voulu croire à un seul des succès de Votre Majesté en Allemagne, nous disait après votre entrée à Berlin: « Et vous croyez cela, vous autres jeunes gens? de même que vous croyez qu'il a gagné des batailles autrefois! Ne voyez-vous pas que tout ceci est fabriqué par lui?... Il n'osait mettre le pied en Allemagne. Je gage qu'il est encore derrière le Rhin où il meurt de peur. Allez, allez, le temps vous apprendra si on en impose à moi. J'ai dit qu'un jour on le renverrait dans son île déserte. Eh bien! vous y verrez.... » Ici l'empereur ne rit plus, il se leva d'un air pensif en disant à demi-voix: « Prit à Dieu que ce fut dans la mienne. » Et comme les histoires étaient épuisées, il s'approcha de la table de jeu, et rassemblant machinalement les cartes éparpillées sur le tapis, il ajouta avec un sourire amer: — Oui, ce fut une véritable partie d'écarté... que doivent-ils dire de moi, aujourd'hui que je l'ai perdue sans retour! Il est vrai que je leur ai donné beau jeu; le roi et la reine. Et malgré cela, ajouta-t-il en se frap-

des piles de ce pont, qui paraît avoir sept arches. On devra enlever les restes d'une de ces piles pour que les bateaux à vapeur puissent passer en cet endroit sans sombrer. L'autre pont était situé à Ombret; on ne voit plus que les restes de deux piles. On avait ignoré jusqu'à ce jour qu'il avait existé des constructions romaines de ce genre en ces lieux. Ces découvertes sont fort intéressantes.

Au nombre des chevaux qui ont couru à Bruxelles, il en est un déjà célèbre nommé Elisondo. Voici, suivant l'Indépendant, comment Elisondo est parvenu aux mains de son propriétaire actuel M. Cockerill.

Elisondo appartenait au prince royal de Prusse qui l'avait acheté 18,000 fr. Le prince, ignorant la règle de la course dite la Poule, engagea Elisondo pour un prix de 1,000 fr. et 250 francs de mise pour chaque cheval; Elisondo arriva le premier et un des chevaux de M. J. Cockerill toucha le but le second. Les réglemens donnent au propriétaire du cheval arrivé le second le droit d'acheter le cheval vainqueur moyennant 2500 francs. C'est cette règle que ne connaissait pas le prince royal de Prusse; mais M. Cockerill qui la connaissait très-bien, s'empressa d'user de son droit et d'acheter Elisondo pour 2,500 fr.

La GAZETTE d'Autriche contient sous la date de Bruxelles, 11 septembre, un article dans lequel il est question de l'influence personnelle du roi Léopold, comme allié aux familles régnantes en Angleterre et en France.

Le correspondant fait remarquer, quant aux droits sur lesquels S. M. appuie les réclamations, que c'est à la prière des cinq puissances qu'il a accepté les 18 articles qui furent pour lui une joyeuse entrée, qu'à la vérité il a été dérogé à cet acte après l'irruption des Hollandais, par les 24 articles, mais que ces derniers n'ont été acceptés que depuis peu par la Hollande et n'ont pas été exécutés. Il en conclut que le roi des Belges peut encore invoquer à bon droit les 18 articles.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Un arrêté royal du 25 septembre porte ce qui suit: Il sera construit aux frais de l'état, dans la province de Limbourg, une route de Tongres à Bilsen.

La route aura généralement onze mètres de largeur, dont 3 mètres pour la chaussée pavée, et 4 mètres pour chacun des accotements.

Le subside de 80,000 fr. voté par la province de Limbourg, et ceux de 15,000 fr., 10,000 fr., 6000 fr. et 4227-46, offerts respectivement par la ville de Tongres et les communes de Bilsen, Hoesselt et Munsterbilsen, pour concourir à l'exécution de la route nouvelle, sont acceptés. Le recouvrement et l'emploi de ces sommes se feront conformément à l'art. 5 de la loi du 10 mars 1838.

Le surplus de la dépense sera imputé sur les emprunts de huit millions ouverts par les lois des 2 mai 1836 et 1er juin 1837.

AVIS.

La chambre de commerce de Liège a reçu du gouvernement: 1o Copie d'un rapport du consul de Belgique à Gibraltar sur les relations actuelles de cette place avec le midi de l'Espagne pour les huiles, les fruits, le plomb, et avec l'Afrique pour les laines, gomme, cir, huiles, etc. 2o Copie d'un rapport de notre consul à Alger, sur les droits de navigation et autres, auxquels les navires et marchandises sont soumis dans l'Algérie et sur les facilités qu'offrent à la nation les divers ports de cette colonie.

3o Copie d'un rapport de notre consul à Alexandrie accompagné de tableaux indiquant les importations et exportations de l'Egypte avec les différents états de l'Europe, y compris la Belgique. 4o Un rapport de notre consul à Rio de Janeiro sur les divers produits belges qui peuvent se placer au Brésil et sur les retours en denrées brésiliennes.

Ces divers documens, présentant des renseignements utiles au commerce et à l'industrie nationale, sont déposés au secrétariat de la chambre de commerce, rue St.-Jean-Baptiste, n.º 6-741, pour y être consultés par les négocians, fabricans et autres personnes qu'ils peuvent intéresser.

Le lendemain matin, le gouverneur accompagné d'un major et de deux dragons d'escorte arriva à Long-Wood, tandis que l'empereur se promenait dans le jardin avec le grand-maréchal, M. de Las Cases et son fils. Hudson Lowe envoya demander à Napoléon une entrevue que celui-ci lui accorda en disant: « Ah! ah! le voilà!... Il vient aussi me souhaiter ma fête à sa manière, c'est moi qui lui donnerai le bouquet. »

Aussitôt que le gouverneur eut été annoncé, Napoléon le reçut avec une politesse froide, qui avait en même temps quelque chose de triste; il était un peu plus pâle que de coutume: « C'est vous, monsieur, lui dit-il d'un ton sec... et bien! que me voulez-vous? — Permettez-moi, général, lui répondit le gouverneur avec son regard fauve, de vous remercier d'abord de la bonté que vous avez eue de daigner me recevoir à cette heure.... »

— Tenez, M. le gouverneur, interrompit Napoléon avec impatience, point de tartufferies, point de mensongères politesses entre nous; cela ressemblerait trop à la ridicule conduite des officiers français et anglais à Fontenoy, qui, avant de s'envoyer des balles et des boulets, se saluaient avant de commencer; soyons francs, nous autres, et allons droit au but.

En disant ces mots, Napoléon fit un petit geste de la main, comme pour engager le grand-maréchal et M. de Las Cases à ne pas l'accompagner, et en faisant un autre signe au gouverneur, il passa devant lui et entra dans la salle à manger. Là ils eurent ensemble une conversation des plus vives, qui dura presque une demi-heure.

Poussé à bout par d'indignes traitemens, de gratuites méchancetés et d'absurdes calomnies, l'empereur s'en expliqua sans réserve vis-à-vis du gouverneur.

Hudson Lowe se retira fort peu satisfait de l'accueil. Napoléon ne sortit plus de la journée; il ne reçut personne et mangea seul. Le soir, comme Marchand l'aidait à se déshabiller, il lui dit d'un ton pénétré: — Tu me racontais, l'autre jour, que tu aimais à étudier les hommes. Si tu avais pu entendre ce que m'a dit le gouverneur ce matin, tu aurais appris à connaître jusqu'au bout la patience humaine, et tout ce que le cœur peut dévorer d'humiliations. Une chose me console cependant: c'est que plus tard ses compatriotes seront bien forcés de me rendre justice. Et tiens déjà, regarde sur cette table.

Marchand s'approcha du guéridon sur lequel Napoléon avait fait déposer l'échiquier que le capitaine Pappleton lui avait apporté la veille, et la boîte en bois d'ébène qui renfermait toutes les pièces de ce jeu; il vit écrits ces mots, incrustés en lettres d'ivoire: *A l'illustre prisonnier de Sainte-Hélène, la famille Elphinstone reconnaissante.* (Indépendant.)

Emile Marco de St-Hilaire.

